

Le dire en communauté : l'Église comme mise en scène de l'Évangile

**par
Christophe
PAYA,**

*professeur de
théologie pratique
à la Faculté Libre
de Théologie
Évangélique,
Vaux-sur-Seine*

Introduction : la place de l'Église dans l'annonce de l'Évangile

Si les chrétiens ont quelque chose à dire comme je le crois et comme le thème du colloque *Hokhma* 2015 le suggère, je fais ici l'hypothèse que ce quelque chose doit être « dit ensemble », la communication de l'Église étant davantage celle d'un chœur, d'une chorale ou d'un orchestre, que celle d'un, d'une ou de plusieurs solistes. Plus encore, l'Église, et c'est la réflexion que je vais vous proposer maintenant, est appelée à dire l'Évangile non seulement dans son discours oral, mais aussi dans sa façon d'être et de vivre. On dit assez couramment que l'Église fait partie du salut ; mais j'ajouterai, pour le sujet qui nous intéresse aujourd'hui : l'Église fait partie de la communication du message du salut ou du message de l'Évangile. Voilà ce dont je voudrais parler...

Aujourd'hui, dans les cercles qui réfléchissent sur la pratique chrétienne, on admet généralement l'importance du rôle de l'Église dans l'annonce de l'Évangile. Au cours du dernier tiers du XX^e siècle, on a commencé à mettre en avant l'idée d'*évangélisation par l'Église*, puis on a mis la communauté chrétienne et ses activités au cœur de la démarche d'évangélisation, jusque dans les cultes et les divers groupes d'activité, qui sont devenus des lieux clés de la communication de l'Évangile. De ces lieux clés, la démarche s'est étendue à toute la communauté chrétienne, devenue aujourd'hui une communauté en mission, porteuse d'un message qu'elle dit en paroles et en actes.

Cette évolution n'a pas été sans questionnements, et nous posons la question, après avoir donné quelques détails supplémentaires sur ces tendances récentes, des fondements bibliques et théologiques de ces approches. Puis nous donnerons deux exemples de la manière dont l'Église peut mettre en scène l'Évangile par ses paroles et ses actes, à condition, et ce sera le dernier point, qu'elle soit nourrie dans son imaginaire et dans sa différence.

C'est l'image de la mise en scène qui va guider notre réflexion. J'ai bien conscience que cette image est à double tranchant et que le rôle de l'acteur n'est pas très loin du rôle de l'hypocrite dans le vocabulaire biblique. Mais je vous suggère d'abord cette image de la pièce de théâtre, du rôle et de la mise en scène positivement, avec plusieurs théologiens d'aujourd'hui.

I. Les tendances d'aujourd'hui

La minimisation du rôle de l'Église

David Peterson, dans son livre *En Esprit et en vérité*, qui est une théologie biblique de l'adoration, a cette formule que je reprends à mon compte : « L'Église figure au cœur du plan divin pour le salut de l'univers¹. »

Pourtant, cette place de l'Église dans le plan divin et surtout, pour le sujet qui nous intéresse aujourd'hui, dans la communication de l'Évangile, n'est pas une évidence. Si elle est à la base des tendances que je viens de mentionner et que je vais détailler dans un instant, elle est aussi contestée, explicitement ou implicitement, de plusieurs côtés.

Les nombreux *mouvements para-ecclésiaux et transconfessionnels* protestants et en particulier évangéliques qui sont nés après la 2^e guerre mondiale², plus compétents que l'Église locale dans leur domaine de spécialité, assez souvent liée à l'évangélisation, plus dynamiques et réactifs que l'Église locale, ont placé la communauté chrétienne face à son incapacité à dire quelque chose au monde. Il serait injuste de dire que ces mouvements sont en dehors du « dire ensemble » de l'Église, ne serait-ce qu'à cause de leur formidable capacité à unir les croyants au-delà des limites confessionnelles. Mais ils ont interrogé le rôle de l'Église dans la communication de l'Évangile, souvent à juste titre, ont parfois remplacé l'Église dans ce rôle

¹ David Peterson, *En Esprit et en vérité*, Charols, Excelsis, 2005, p. 232.

² Avec parfois des prémices antérieures.

de communication de l'Évangile au monde ; et ils ont ensuite, positivement, eu une influence dans l'évolution vers un « dire ensemble » ecclésial local plus actif.

La place de l'Église dans la communication de l'Évangile a été également contestée, de façon très différente, dans *certains courants missiologiques des années 1970*, où la notion de *Missio Dei*, pourtant fort utile, a conduit à considérer la mission de Dieu comme indépendante de l'Église. Dieu étant à l'œuvre dans le monde, dans les processus historiques du monde, processus « d' 'humanisation' et de 'révolution' pendant les années 1960, ou de 'libération' pendant les années 1970 », comme le note Hannes Wiher, la communication de l'Évangile est noyée dans « une relation générale entre Dieu et l'humanité³ ». Dieu est à l'œuvre dans le monde ; et non seulement il peut se passer de l'Église, mais il s'en passe effectivement.

On retrouve cette tendance dans les courants chrétiens qui se situent dans un rapport à la culture qu'on appelle parfois « *transformationniste* », modèle dans lequel les chrétiens agissent dans le monde par la mise en œuvre de leur vocation (c'est-à-dire de leur métier ou de leur activité), dans le domaine qui est le leur, en vue de la transformation de la société⁴. Même si ce n'est probablement pas inhérent au modèle, sa logique aboutit parfois à une sous-évaluation du rôle de l'Église dans le rapport au monde, les chrétiens accomplissant cette mission individuellement.

On pourrait citer de même le déplacement bien intentionné qu'opère parfois la théologie pratique lorsqu'elle place en son centre autre chose que l'Église, par exemple, comme le fait Bernard Kaempf, la foi⁵, ou, comme le propose Fritz Lienhard, la « communication évangélique⁶ ». L'Église étant « suscitée par la parole » (p. 61), note Lienhard, elle ne peut venir qu'en second, ce qui n'est pas illogique. Mais l'effet secondaire, qu'on rencontre dans une partie de

³ Hannes Wiher, « *Missio Dei* : de quoi s'agit-il ? (2^e partie) », *Théologie évangélique* 14/2, 2015, p. 57.

⁴ Timothy Keller, *Une Église centrée sur l'Évangile. La dynamique d'un ministère équilibré au cœur des villes d'aujourd'hui*, Charols/Genève, Excelsis/Évangile 21, 2015, pp. 292-303, qui résume utilement ce modèle, le rattache à Abraham Kuyper.

⁵ Bernard Kaempf, *Introduction à la théologie pratique*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, pp. 9-10.

⁶ Comme le fait Fritz Lienhard, *La démarche de théologie pratique*, Bruxelles, Novalis, 2006, p. 54 ; par « communication évangélique », il faut entendre la communication du contenu de l'Évangile, de manière « évangélique » (dans l'esprit de l'Évangile).

la théologie pratique d'aujourd'hui, est de donner l'impression que l'Église n'existe que par intermittence, de minimiser le rôle de l'Église et de suggérer qu'elle n'est qu'un des lieux de l'action et de la communication chrétienne.

Finalement, et cela de manière indépendante de la théologie, la *recherche spirituelle* tous azimuts de nos sociétés modernes se passe souvent de l'Église. On cherche dans diverses directions, mais l'Église n'est repérée ni comme un panneau indicateur fiable ni comme une étape du cheminement.

La valorisation du rôle de l'Église

Ces dernières décennies, en revanche, comme je le suggérais dans l'introduction, plusieurs tendances repérables sont allées dans le sens de notre réflexion. L'évangélisation par l'Église, représentée par exemple par le livre de l'évangéliste anglican Michael Green, *Evangelism through the Local Church* (paru en 1990 pour la 1^{re} édition), est devenue une évidence pour une bonne part du monde chrétien. Ce qui était parfois extérieur à la communauté locale et délégué à des organisations spécialisées, a non seulement été réintégré par l'Église, mais a aussi fait son chemin jusqu'au cœur de la vie de l'Église.

Les courants ecclésiaux orientés vers les personnes en recherche, depuis les années 1980-1990, dont la fameuse Église américaine de Willow Creek, à Chicago, est le porte-drapeau, nous ont rappelé que les lieux classiques de la vie de la communauté chrétienne, comme le culte ou les groupes d'étude biblique, pouvaient être des lieux de communication de l'Évangile. L'Église Willow Creek Community Church organisait son premier culte en 1975, mais ce n'est évidemment que bien des années plus tard, au cours des années 1980-1990, que son influence sur le monde chrétien allait se faire sentir. Dans cette approche, le culte est conçu comme une mise en scène complète et volontaire de l'Évangile. La logique est poussée assez loin. L'Église invite le monde à venir voir jouer l'Évangile. Les chrétiens, dans cette approche, ont d'autres lieux pour vivre les aspects plus internes de leur foi. On reprochera parfois plus tard à Willow Creek d'avoir mis l'accent sur l'évangélisation au détriment de l'édification.

Aujourd'hui, dans la lignée de Willow Creek, la tendance est plutôt à bâtir une Église qui vit l'Évangile en présence du monde. Plutôt que de mettre en scène l'Évangile pour des spectateurs non-chrétiens, on cherche davantage à vivre l'Évangile en ayant conscience de la présence de non-chrétiens. Le culte étant conçu à la fois comme

un lieu d'édification de la foi de l'Église et comme un lieu d'évangélisation des non-chrétiens. C'est ce que propose par exemple aujourd'hui Timothy Keller, dans son livre *Une Église centrée sur l'Évangile*, avec suggestion d'une démarche concrète concernant notamment le culte : un culte qui doit être compréhensible pour les non-chrétiens, un culte auquel sont invitées les personnes qui sont extérieures à l'Église, et un culte qui propose de cheminer jusqu'à l'engagement de foi⁷. Il s'agit ici d'une mise en scène du type de celle des spectacles qui font participer le public, comme aimait à en proposer Robert Hossein...

Plus fondamentalement, c'est le concept d'Église missionnelle qu'il faut mentionner : l'Église est en mission et chaque chrétien est concerné, pour résumer le concept en une formule. Un concept qui place l'Église au cœur de la mission dans le monde⁸.

II. Des convictions aux paroles et aux actes

Une Église en action

Le systématicien américain Kevin Vanhoozer est connu pour avoir largement utilisé, appliquée à la théologie, l'image du théâtre⁹. L'Église, dit-il, nourrie de la doctrine et des pratiques chrétiennes, devient capable de *speaking understanding*, de dire l'intelligence, donc de dire ce qu'elle a compris et intégré (il paraphrase la formule d'Anselme, la foi en quête d'intelligence, **fides quaerens intellectum ; en anglais faith seeking understanding**). L'Église est une « Bible vivante », ajoute Vanhoozer¹⁰ ; en marchant à la suite du Christ, elle « joue » l'Évangile d'une manière à la fois fidèle à l'Écriture et adaptée à la situation présente.

Les épîtres du Nouveau Testament pourraient cependant donner une autre impression, c'est pourquoi les données bibliques doivent être évoquées. Elles nous montrent des apôtres très actifs, qui disent l'Évangile au monde et effectivement le mettent en scène, dans leurs réussites comme dans leurs souffrances. Paul parle par exemple du rapport de ses souffrances apostoliques aux souffrances du

⁷ Timothy Keller, *Une Église centrée sur l'Évangile*, ch. 23.

⁸ Pour un utile état des lieux, voir Craig van Gelder et Dwight J. Zscheile, *The Missional Church in Perspective. Mapping Trends and Shaping the Conversation*, Grand Rapids, Baker Academic, 2011.

⁹ Tout récemment dans : *Faith Speaking Understanding. Performing the Drama of Doctrine*, Louisville, Westminster John Knox, 2014.

¹⁰ Kevin Vanhoozer, *Faith Speaking Understanding*, p. 3.

Christ (Col 1,24) et, même si le texte est difficile à interpréter, il suggère au minimum un rapport entre les deux qui permet de dire que l'observateur attentif verra dans les souffrances de Paul le reflet des souffrances du Christ, et donc bien un reflet vécu de l'Évangile. Mais, à côté de ces apôtres, on voit des Églises très occupées par leurs problèmes internes, dans lesquelles les chrétiens parlent seulement entre eux, et donc ne disent pas grand-chose au monde.

Il n'est pas faux de dire que les Églises du Nouveau Testament sont bien occupées par leurs problèmes internes mais, d'une part, ce n'est pas ce à quoi les épîtres appellent l'Église et, d'autre part, ce n'est pas non plus la totalité du tableau. Je voudrais citer rapidement quelques arguments montrant que les Églises du Nouveau Testament sont, avec les apôtres, dans une dynamique missionnaire, qu'elles vivent et disent l'Évangile, qu'elles le vivent et le disent sous le regard du monde, et qu'elles sont en tout cas appelées à le faire.

a) Les épîtres du Nouveau Testament :

Dans les épîtres, on peut noter que, si les apôtres sont dans une dynamique missionnaire, ils appellent l'Église à faire de même, en les imitant. En Romains 1,1, par exemple, Paul est « appelé à être apôtre et choisi pour proclamer la Bonne Nouvelle de la part de Dieu » (Rm 1,1, BS) ; « par lui, [il a] reçu la grâce d'être apôtre pour amener, en son nom, des hommes de toutes les nations à lui obéir en croyant » (Rm 1,5, BS). Or, juste après, au v. 6, Paul dit aux croyants de Rome : « Vous êtes de ceux-là, vous qui, ayant reçu l'appel de Dieu, appartenez à Jésus-Christ » (BS). Autrement dit, les chrétiens de Rome sont liés à Paul par un même appel. Cet appel a fait de l'apôtre un « missionnaire » auprès de toutes les nations ; de même, la foi des chrétiens de Rome est missionnaire, car « on parle de votre foi dans le monde entier » (Rm 1,8). Et parallèlement à cette foi dont on parle dans le monde entier, Paul annonce la Bonne Nouvelle du Fils (Rm 1,9). Donc un même appel, qui prend évidemment des formes différentes – tous les chrétiens ne sont pas apôtres – mais qui a dans tous les cas une dimension missionnaire, et dont les formes distinctes s'enchevêtrent dans le propos de Paul.

Je pense pouvoir dire que ce texte est représentatif d'autres, mais il faudrait évidemment le démontrer¹¹.

¹¹ C'est ce que j'ai cherché à faire dans : « La mission est-elle un ministère de l'Église ou sa nature même ? », in Evert Van de Poll, sous dir., *L'Église locale en mission interculturelle. Communiquer l'Évangile au près et au loin*, REMEEF, Charols, Excelsis, 2014, pp. 29-49.

b) Les images du Nouveau Testament :

Les images néotestamentaires de l'Église peuvent également être sollicitées pour confirmer la vocation missionnaire de la communauté chrétienne, même si ce n'est pas toujours cette dimension que la tradition a mise en avant :

- Les images du *sel* et de la *lumière* (Mt 5,13-16) font de la communauté des disciples un groupe actif, visible et audible dans le monde, qui vit le Sermon sur la montagne et donc donne à l'Évangile de la chair sous les yeux de la foule (Mt 5,1-2).
- L'image du *peuple de Dieu* inscrit l'Église dans le prolongement d'un plan qui remonte à Abraham, pour la bénédiction des nations : le peuple de Dieu béni pour la bénédiction, donc qui vit le salut pour le salut du monde.
- L'image du Temple et l'image du corps, qui contiennent l'idée de croissance et de développement. L'Église se construit, grandit, portant à la connaissance du monde, visible et invisible, la sagesse de Dieu (Ép 3,10).

Le dire ensemble

Après ce bref état des lieux et ce rappel de quelques données bibliques, entrons un peu plus dans le concret de la vie de la communauté chrétienne en nous demandant quels sont les traits de la vie de l'Église qui mettent en scène l'Évangile. On pourrait dire tous, et suggérer que même dans ses échecs et égarements, l'Église dit quelque chose de l'humanité perdue, donc de l'Évangile. Mais nous allons nous concentrer seulement sur deux caractéristiques : l'Église comme communauté de relations, tout d'abord, comme incarnation du message de réconciliation de l'Évangile, réconciliation des personnes au sein d'une humanité brisée par le péché. Et l'Église comme communauté d'espérance, deuxièmement, qui vit dans le présent la réalité de l'avenir.

a) L'Église comme communauté de relations

L'Évangile de Matthieu y consacre un chapitre (ch. 18), les Actes l'intègrent dans les quatre éléments fondamentaux de la vie de la première Église (Ac 2,42), les épîtres y consacrent une place très importante : l'Église est une communauté de relations, c'est-à-dire un groupe dont les membres sont en communion les uns avec les autres ; elle est « la communion de croyants confessant leur foi en

Christ¹² ». « Celui qui accueille l'Évangile ne devient pas un individu isolé qui se suffirait de sa relation immédiate à Dieu. En les joignant au Christ, l'Esprit unit les croyants les uns aux autres en un seul corps (1 Co 12,13). La communion entre le Christ et chaque croyant est inséparable de la communion des croyants entre eux¹³. » L'amour des croyants les uns pour les autres est donc d'autant plus significatif de l'Évangile qu'il est la manifestation de la communion des croyants avec Dieu.

Cette communion fraternelle, dans le Nouveau Testament, est explicitement mise en rapport avec la communication de l'Évangile. « À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,35). Dans les Actes, la communion fraternelle et la solidarité qu'elle implique sont associées à d'autres dimensions de la vie de l'Église pour susciter la crainte et la louange du peuple, et le salut de ceux que le Seigneur sauve (Ac 2,42-47 ; 5,12-14, avec cependant une forte insistance sur les signes et prodiges des apôtres ; peut-être d'ailleurs dans un contexte de communion fraternelle).

La relation fraternelle, avec ce qu'elle comprend de pardon, d'accueil de l'autre, de respect, etc., est une question interne à l'Église (Mt 18, par exemple, est adressé aux seuls disciples) mais elle rend visible l'Évangile pour le monde.

Rodney Stark, dans son livre sur la croissance de l'Église des premiers siècles, *L'essor du christianisme*, rappelle une des facettes de la réalité concrète de cette communion. Au cœur des grandes épidémies qui frappaient le monde romain des premiers siècles, alors que les païens – et on peut les comprendre car ces épidémies tuaient des gens par milliers – chassaient les malades et fuyaient leurs proches lorsqu'ils étaient touchés, les chrétiens prenaient soin de leurs malades et de leurs mourants, même au-delà de leurs cercles, et assuraient des sépultures décentes aux défunts, au péril de leur vie. Stark cite par exemple le médecin Galien, non-chrétien, qui a survécu à une terrible épidémie, en quittant Rome et en « se retirant dans une propriété à la campagne en Asie Mineure jusqu'à ce que le danger soit passé¹⁴ ».

¹² Alain Nisus, *L'Église comme communion et comme institution*, p. 467.

¹³ Alain Nisus, *ibid.*, p. 404.

¹⁴ Rodney Stark, *L'essor du christianisme. Un sociologue revisite l'histoire du christianisme des premiers siècles*, Charols, Excelsis, 2013, pp. 106-108, et tout le ch. 4 (citation p. 108).

La préoccupation fraternelle des chrétiens les uns pour les autres fut un des facteurs de croissance de l'Église : l'Évangile était mis en scène, dans des conditions extrêmes, sous les yeux du monde.

Le lien social, dont on dit que le monde moderne manque cruellement, existe dans l'Église sous une forme qui ne se limite pas à la proximité humaine, ni même à l'entraide ou à l'amitié, ni même à une expérience commune – même si toutes ces choses y sont présentes – mais qui prend la forme d'une participation, par le Saint-Esprit et en Christ, à la relation d'amour qui unit entre elles les personnes de la Trinité divine, et qui s'exprime concrètement par l'amour des croyants les uns pour les autres. Et qui est donc une mise en actes de l'Évangile et de ses effets.

Cette caractéristique essentielle de l'Église, cette communion relationnelle, fait l'objet d'affirmations bibliques et théologiques que résume ainsi l'Engagement du Cap :

Une caractéristique puissante et convaincante de la vérité de l'Évangile réside dans le fait que les croyants chrétiens sont unis dans l'amour en dépit des barrières que constituent les divisions invétérées du monde : barrières de race, de couleur, d'appartenance sexuelle, de classe sociale, de privilège économique ou d'obédience politique (9A).

Jésus appelle tous ses disciples à former ensemble une seule famille parmi les nations : une communauté réconciliée où toutes les barrières de péché sont brisées par la grâce de la réconciliation. Cette Église est une communauté de grâce, d'obéissance et d'amour dans la communion de l'Esprit Saint, où les attributs glorieux de Dieu et les caractéristiques de grâce du Christ se reflètent et où la sagesse multicolore de Dieu est mise en évidence. L'Église qui est l'expression actuelle la plus vive du royaume de Dieu, est la communauté des êtres réconciliés qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour le Sauveur qui les a aimés et qui s'est livré lui-même pour eux (9C).

Mais le verbe « appeler » est employé à juste titre dans ce texte, car cette caractéristique de l'Église doit faire aussi l'objet d'exhortations. En effet, à l'œuvre divine au sein de l'Église qui brise les obstacles et coordonne les différences, s'opposent des résistances humaines fortes et tenaces. André Pownall, dans un article intitulé « Église et multiculturalité », évoque les différents ségrégationismes chrétiens des XIX^e et XX^e siècles, et leur équivalent actuel, bien qu'involontaire, qui conduit à ce que des Églises se constituent selon

des critères culturels, faute d'accueil mutuel des croyants¹⁵. On pourrait ajouter, jusqu'à aujourd'hui, la résistance de l'Église à la reconnaissance de l'égalité hommes/femmes en son sein.

Mais les relations qui s'établissent dans l'Église, malgré les résistances, et au-delà des différences et des barrières de culture, de langue, de parcours, témoignent de l'Évangile et de sa capacité d'action et donnent à goûter au message de réconciliation universelle, sous l'autorité du Christ, qu'annoncent les Écritures (Ga 3,28 ; Ap 7,9-10).

Au monde, cette Église-communauté de relation peut donner accès à une participation partielle à son expérience relationnelle. Elle permet ainsi à des personnes en recherche de goûter ce qu'elles entendent proclamer, de faire l'expérience de la communion chrétienne tout en apprenant ce qui en est l'origine et la raison d'être, en un « va-et-vient entre ce qui est vécu et ce qui est dit », pour reprendre l'heureuse formule d'André Fossion¹⁶. Le Parcours *Alpha classic* en est aujourd'hui une illustration très concrète, qui rappelle que l'Église ne peut pas parler sans vivre ce qu'elle dit, sans le mettre en scène dans son vécu ordinaire.

b) L'Église comme communauté d'espérance

L'Église, deuxième exemple, vit dans le présent la réalité de l'avenir. Elle est la tête de pont du monde à venir dans le monde présent. 2 Corinthiens 5,17 évoque le présent de la nouvelle création future, « si quelqu'un est en Christ, il y a nouvelle création », suggérant la présence de la nouvelle création dans le monde ancien, par l'Église. La fameuse tension biblique entre le « déjà » et le « pas encore » en est une autre formulation. L'Église, lorsqu'elle met en scène l'Évangile dans sa vie et sa mission, manifeste dans le temps du « pas encore » la « présence du futur ». Elle est alors pour le monde la « communauté des temps de la fin¹⁷ », ou la communauté dans laquelle on apprend à vivre la réalité présente telle qu'elle est, dans la dynamique de la nouvelle création.

¹⁵ André Pownall, « Église et multiculturalité », in Christophe Paya et Bernard Huck, sous dir., *Dictionnaire de Théologie Pratique*, Charols, Excelsis, 2011, p. 299-301 (article p. 296-301).

¹⁶ André Fossion, *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, Théologies pratiques, Lumen Vitae – Novalis – Cerf – Labor et Fides, 1997, p. 84.

¹⁷ Gordon Fee, *Paul, the Spirit and the People of God*, Londres, Hodder & Stoughton, 1996, ch. 5.

Ce changement d'époque fait de l'Église une communauté d'espérance. Mettre en scène cette réalité est difficile, car elle est le fruit d'un subtil équilibre que l'Église a souvent eu du mal à trouver. La page est certes tournée, l'ordre ancien passé, l'étape nouvelle inaugurée, mais tout n'est pas complètement là. Cette notion de période intermédiaire, ou de temps entre les temps, vécue par l'Église, dit quelque chose au monde sur sa difficulté à vivre les contraintes de l'existence présente et sur son aspiration permanente au changement. « Le cadre eschatologique de la vie en Christ donne à l'existence chrétienne son étrange sensibilité temporelle, sa capacité surprenante à connaître simultanément la joie au cœur de la souffrance et l'impatience à l'égard du présent état des choses¹⁸. »

Si l'Église ne fait pas l'erreur de rejoindre l'un des deux pôles de la tension, soit en niant les contraintes du présent pour ne vivre que d'un avenir imaginaire, soit en misant tout sur le présent au risque de mentir sur les effets de l'Évangile, alors elle ouvre une voie inédite pour le monde, celle d'un présent marqué par l'avenir.

L'Église vit ainsi collectivement un message d'espérance. Ce message a probablement une dimension individuelle, mais il est fondamentalement collectif : seule la communauté peut trouver la voie du temps entre les temps, de l'avenir dans le présent. Seule la communauté peut vivre le poids de la faiblesse présente, le fardeau des difficultés d'aujourd'hui, dans l'avant-goût de la vie éternelle, par le Saint-Esprit.

III. Quelques propositions

Nourrir l'imaginaire chrétien

L'image de la mise en scène est à double tranchant¹⁹. Elle peut être très belle, mais mettre en lumière aussi l'hypocrisie de l'Église et la piètre qualité de son jeu de scène. Il faut dire que le jeu de la communauté chrétienne relève davantage d'une improvisation que d'un script bien écrit.

¹⁸ Richard B. Hays, *The Moral Vision of the New Testament*, New York, Harper-SanFrancisco, 1996, p. 198.

¹⁹ Pour une critique de l'image du théâtre, voir par exemple Ben Witherington, *Indelible Image. The Theological and Ethical Thought World of the New Testament*, vol. 2, *The Collective Witness*, Downers Grove, IVP, 2014, pp. 437-438, même s'il utilise la notion d'improvisation.

Le décor est immense, ce n'est pas seulement l'Église, mais aussi le monde dans lequel l'Église est en mission²⁰. Or le monde ne cesse de changer ; il ne cesse d'inventer de nouvelles manières de s'opposer à l'Évangile ; il ne cesse de soulever de nouvelles questions. Ce qui veut dire que l'Église joue son rôle dans un décor mouvant, qui l'oblige à reconsidérer sans cesse son positionnement.

Ce qui veut dire aussi que le script n'est jamais entièrement écrit et que nous ne pouvons nous contenter de regarder en arrière pour reproduire le jeu de nos prédécesseurs. En fait, lorsque l'Église met en scène l'Évangile dans sa vie et ses actions, le plus souvent elle improvise.

N.T. Wright propose cette image : celle d'une pièce de théâtre en quatre actes, dont le cinquième acte a été perdu²¹. Les quatre premiers actes sont d'une grande richesse, il y a une intrigue, il y a du suspense, et tout le monde est d'accord pour dire que cette pièce doit être jouée. Et pourtant, personne n'ose écrire un cinquième acte qui serait ajouté aux quatre premiers. Écrire un 5^e acte, ça reviendrait à attribuer à l'auteur d'origine un acte qui ne serait pas de lui. Alors comment faire ? Le mieux, ce serait de donner les rôles à des acteurs qui connaissent bien la pièce, qui en connaissent l'auteur, qui connaissent très bien les quatre premiers actes, qui sont sensibles au style de l'auteur, à sa façon d'écrire, à sa façon de communiquer, bref, de donner les rôles à des acteurs qui aiment cette pièce ; le mieux, ce serait de laisser ces acteurs s'immerger dans les quatre premiers actes ; et puis, de les laisser improviser, directement sur scène, le cinquième acte. Ne serait-ce pas ce que fait l'Église ?

Craig Dykstra, dans ses livres de théologie pratique, parle de « l'imagination ecclésiale » que l'Église doit développer. Nous pourrions parler de l'imaginaire chrétien qui doit être nourri, de sorte que les paroles et les actes de la communauté soient des improvisations fidèles à l'Évangile. Cet imaginaire chrétien, qui permet ensuite d'improviser de manière juste, est nourri par l'enseignement, bien sûr, par la prédication de la Parole de Dieu. Il est aussi nourri par la liturgie du culte, par la Sainte Cène, par les occasions spéciales comme les services de baptêmes, donc par les enseignements et les pratiques de l'Église, par toutes ces paroles et tous ces actes qui nous disent qui nous sommes et qui structurent notre foi, qui définissent notre iden-

²⁰ Christopher Wright, intitulé la 4^e partie de son livre *La mission de Dieu*, « Le théâtre de la mission ».

²¹ L'auteur utilise plusieurs fois cette image. Voir en particulier N.T. Wright, *The New Testament and the People of God*, Minneapolis, Fortress, 1992, p. 140-141.

tité et qui orientent notre action. C'est-à-dire qu'en mettant en scène l'Évangile dans le culte, dans nos temps de communion fraternelle, dans telle ou telle activité, nous nourrissons notre jeu de scène pour le reste de la pièce, nous structurons notre rôle dans le 5^e acte de la grande pièce de l'histoire du salut. Tous ces actes et ces paroles de l'Église nous apprennent à être une communauté de relations et une communauté d'espérance, pour reprendre les deux exemples utilisés plus haut, afin que nous puissions ensuite vivre en communauté de relations et d'espérance, en présence du monde.

Les acteurs chrétiens sont, dans cette image de l'improvisation du 5^e acte, des êtres libres et responsables. Ils acceptent d'entrer dans l'histoire telle qu'elle est, de s'en imprégner, d'essayer d'en comprendre le fil conducteur et les enjeux, puis de parler et d'agir en faisant preuve à la fois de créativité et de fidélité à l'esprit de l'auteur.

Le Seigneur nous donne à la fois une grande liberté et une grande responsabilité : il ne nous a pas donné le scénario de notre vie présente, mais il nous a donné suffisamment, les 4 premiers actes, pour que nous puissions mettre en œuvre nos dons et avancer dans la bonne direction.

Qu'est-ce qui fait que le 5^e acte est bon ? C'est son lien avec les quatre premiers actes, ceux qui font autorité. Il n'y a pas de garantie de réussite. Nous savons, par expérience, que les chrétiens ne sont pas toujours de bons acteurs. Il y a toujours un risque, parce que le scénario du 5^e acte n'est pas écrit. Mais cela ne signifie pas que la tâche est impossible.

Cultiver la différence

Dans ce rôle, l'Église se révèle comme distincte du monde, à cause de l'Évangile. Cette distinction du monde est diversement interprétée, entre deux pôles : la proximité maximale, supposée montrer au monde la crédibilité de l'Église, au risque de la confusion ; et le repli identitaire, supposé préserver la pureté de l'Église, au risque de la séparation. Mais si l'Église doit mettre en scène l'Évangile pour le communiquer au monde, il faut parler de « cette différence *du* monde comme d'une différence *pour* le monde²² ».

L'Église ne cherche pas à être différente pour s'éloigner du monde, mais pour que le monde puisse percevoir la réalité du royaume de Dieu. Il n'est pas rare qu'on entende des échos de cette différence

²² Bryan Stone, *Evangelism after Christendom. The Theology and Practice of Christian Witness*, Grand Rapids, Brazos, 2007, p. 177.

pour le monde dans des témoignages de personnes en recherche, qui disent avoir rencontré dans l'Église ou dans tel groupe chrétien à la fois la spécificité et la normalité. Spécificité : « Je me suis rendu compte que les chrétiens avaient quelque chose de particulier que je n'avais pas » ; normalité : « Ils avaient le même âge que moi » ; « Ils se posaient les mêmes questions que moi ».

L'Église ne cherche pas à jouer son rôle à la manière d'une mise en scène avant-gardiste à laquelle personne ne comprend rien... Elle joue l'Évangile parce que c'est son rôle, c'est sa mission, c'est sa raison d'être. Et elle le joue pour le monde, pour montrer que dans le monde une autre voie est possible, une autre vie.

